

Jésus était passé de l'autre côté du lac de Tibériade... Il leva les yeux et vit qu'une foule nombreuse venait à lui. Il dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? » Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Philippe lui répondit : « Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun ait un petit morceau de pain. » Un de ses disciples, André, le frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! » Jésus dit : « Faites-les asseoir. » Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes. Alors Jésus prit les pains, et, après avoir rendu grâce, les leur distribua... Jn 6, 1...

D E L'AUTRE CÔTÉ DU LAC

UN PAIN DE VIE

L'ensemble du chapitre six de l'Evangile de Saint Jean nous relate la multiplication des pains suivi du grand discours de Jésus sur le pain de vie dans la synagogue de Capharnaüm.

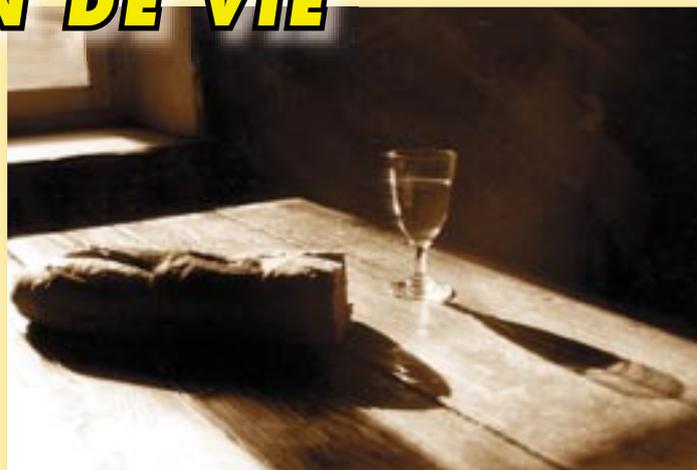
RESITUONS ce passage dans l'ensemble de son Evangile. Il est composé en deux grandes sections : la première, jusqu'au chapitre douze, relate LES SIGNES DE JÉSUS. Il y en a sept ; ils renvoient symboliquement aux sept jours de la création du premier livre de la Bible. La seconde partie de son Evangile déploie L'HEURE DE JÉSUS : le don total de sa vie sur la croix, sans rien retenir, il remit l'esprit (Jn 19,30) en disant « *Tout est achevé* ». Jean nous présente le Christ comme l'homme accompli par le don de sa vie, non en se sacrifiant mais en vivant l'amour comme on expire du souffle sans le retenir ; le contenir c'est s'étouffer. *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.*

Le récit de la multiplication des pains déploie, mais d'une manière encore voilée, ce paradoxe christique : le don de soi n'est pas notre perte, au contraire, il conduit l'homme à un accomplissement. Mais il ne peut y avoir de don sans ce passage par une perte de soi avec cette douloureuse souffrance du manque ressenti.

C'est l'épreuve acceptée du jeune garçon qui en se dépossédant des cinq pains et des deux poissons, (on retrouve encore une fois le chiffre sept, symbole de la totalité) rend possible le miracle opéré par Jésus. Devant la foule en manque de nourriture, cet enfant est capable de donner son repas sans être tétanisé par le manque que lui-même ressentira et ainsi il va entrer dans ce mouvement du don de soi. Son geste passe par une dépossession qui ne sera pas sa perte ; il inaugure l'esprit du don que le Christ conduira jusqu'à l'accomplissement ultime sur la croix.

la faille du manque au cœur de la donation

La joie de vivre se situe au cœur même de l'esprit du don de soi et il ne peut y avoir de vie sociale sans le cultiver activement. Souvent la vie communautaire est réduite au donnant - donnant, à l'achat vente, recevoir et rendre... Beaucoup d'humains restent enfermés dans cette dialectique utilitariste. Quelquefois ils accèdent jusqu'à la générosité mais elle est elle-même contaminée inconsciemment



par ce besoin du retour de la reconnaissance et être généreux est souvent une autre manière d'enfermer celui qui reçoit dans son emprise de possession.

L'Esprit du don proposé par le Christ vient briser l'enfermement de la donation en l'ouvrant à une troisième dimension : accepter la faille du manque au cœur de la donation. Il ne vient pas combler la faim de pain, mais l'éveiller par la parole et la creuser pour que l'angoisse de ne pas être comblé ne nous ronge pas inconsciemment. Pour cela il va mettre ses disciples à l'épreuve de la parole : « *Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ?* » Il donne parole à cette épreuve du sentiment d'être en manque, non pas pour le combler, mais l'ouvrir à une autre réalité cachée : « *Je suis le pain de vie, celui qui mange ce pain n'aura plus jamais faim* ». La parole christique ouvre ici l'entrée au symbolique qui assume le besoin de manger et l'oriente vers le désir par l'ouverture au partage, c'est-à-dire au frère en manque de pain dont la demande et aussi un besoin de reconnaissance. Mais le symbolique permet le saut dans une autre dimension qui ne nous referme pas sur l'appel du corps avec ses nécessités organiques et pulsionnelles. Par la foi, le pain de vie ne vient pas combler l'angoisse du vide mais donne de reconnaître la faille du manque inhérent à notre condition humaine. Elle oriente la faim du ventre vers l'autre faim, et par la parole, la transforme en la sublimant. Entendre et aimer ce langage symbolique du pain de vie, nous donne de s'extirper du pulsionnel de la faim du corps par une sublimation. Elle nous ouvre à l'esprit du don de soi. Le partage de cette perte consentie nous donne de vivre « l'Heure » christique. C'est en se perdant que l'on se trouve.

A. W.